

Au XVII^e siècle

Michel Baud, "marchand pérolier" à Montbrison

Qu'il est doux ! Qu'il est doux de parler des choses du temps passé... du temps où d'autres que nous avaient à faire face aux réalités de la vie. Sans nostalgie ni regrets excessifs, comme ils nous semblent curieux et attachants ces métiers d'autrefois ! Mais ils nous quittent, disparaissent au fil des décennies qui passent. Activités où l'homme, de ses mains, modelait la matière, où l'activité journalière entretenait le goût du travail bien fait, où l'artisan trouvait à la fois son pain et sa joie de vivre. Certains de ces métiers nous sont déjà si étrangers que nous les imaginons se placer aux temps les plus reculés. Qui de nos jours parle encore de *pérol* ? Quelle activité avait un *pérolier* ? Nos fêtes folkloriques en ignorent l'art et le mot, de même que bien des dictionnaires habituels. Deux documents peuvent nous permettre de retrouver, pour un instant, un de ces métiers tombés en désuétude : *marchand pérolier*.

Un grand pérol...

C'est le mot de *pérol* rencontré dans un document (archives privées) par le *notaire tabellion royal* Dunval qui a tout d'abord attiré notre attention. Ce texte en date du 25 février 1601 est la quittance finale faisant mention du versement achevé des différents éléments constituant une dot de mariée. Le contrat de mariage avait été signé le 7 avril 1596 par-devant le notaire royal Pierre Monates. Si le délai de règlement complet peut paraître long, c'est que l'on sortait de la période difficile et fort troublée de la fin du XVI^e siècle, période dont les gens avaient bien souffert. Cependant la dot était très confortable pour une fille de laboureur de Champdieu. Parmi les biens apportés par la future épouse, après *les sestiers de bled seigle*, *les tonneaux garnis* et autres denrées, les *habits de noce*, les uns et les autres *estimés à l'amiable*, apparaissait, quelque peu inattendu, *un grand pérol de cuivre rouge de la valeur de 6 escus 20 sols*. Le document remontant au règne du bon roi Henri IV, évidemment précieux à plus d'un titre, nous laissa cependant une légère insatisfaction quant à la réalité de ce *grand pérol*. L'estimation qui en était faite montrait à quel point il s'agissait là d'un ustensile ménager utile, apprécié et peu courant. Sa valeur se trouvait comparable à celle d'un *sestier*³ et demi de seigle (425 litres) ou deux génisses ou bien encore de quatre jeunes veaux de boucherie. Tout métal était coûteux et, par là même, rare dans les demeures campagnardes. Les inventaires dressés à cette époque nous aident à prendre conscience de cette rareté et comprendre l'attachement, le soin que prenaient les gens de chez nous à la conservation des articles comportant du métal plus ou moins ouvré : serrures, pioches, pelles de fer, chaînes...

Le "pérolier"

Au XVII^e siècle, Montbrison offrait une palette de corps de métiers, riche et largement ouverte, mais nous n'avions pas jusque-là rencontré le métier qui aurait pu apaiser notre curiosité. Un deuxième document, tiré des archives de la Diana, allait nous permettre de préciser et savoir ce que recouvrait exactement ce mot de *pérol*, être renseigné sur les activités d'un marchand *pérolier* et l'essentiel à connaître de cette profession. Il s'agit d'un inventaire

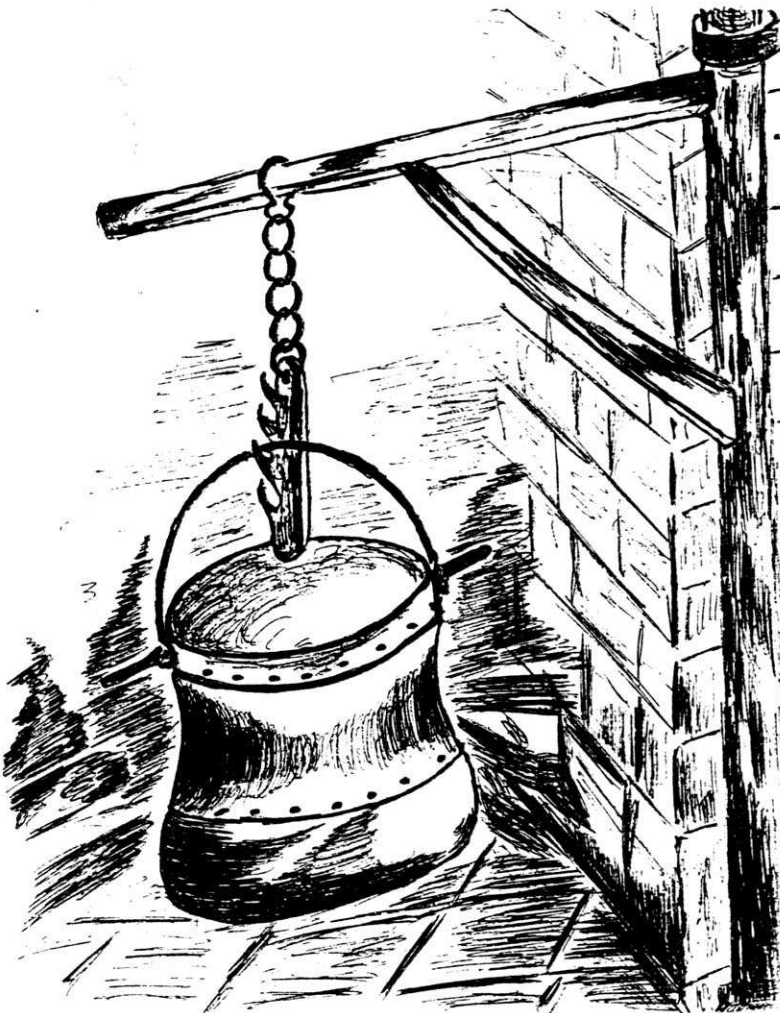
³ Un sestier ou septier vaut seize bichets d'environ vingt litres chacun.

dressé le 25 avril 1667 des *effets, facultés et tenues de Maître Michel Baud pérollier de la ville de Montbrison*. Le notaire Thoynet, en présence de la veuve, rédigea cet acte dans la maison que le défunt habitait et qui était *située rue de Moing de cette ville*. L'action était faite à la réquisition du *Sieur Louys Plumet et de Marie Ybertie sa fiancée promise au mariage*, laquelle était la veuve dudit Michel Baud. Les requérants souhaitaient poursuivre les activités dudit marchand, à l'aide des meubles et effets constituant pour partie l'hoirie dudit défunt.

L'artisan et sa boutique

L'inventaire peut être suivi le plus souvent pas à pas. Pénétrons, avec Maître Thoynet dans la boutique de la maison où se sont trouvés : *un grand enclume (sic) de fer sur une souche de bois, estimé 80 £ et un autre petit enclume avec une paire de grands soufflets, quinze marteaux grands ou petits, un estau, un bigorne, des tenailles et autres outils servant pour le métier de pérollier le tout estimé 80 £, tout près un grand bachat de pierre (10 £).*

Articles de **cuivre** (travail et commerce)



- 1 quintal⁴ de cuivre rouge neuf et chaudrons grandes ou petites à 18 sols la livre,
- 80 livres de vieux cuivre rouge et plusieurs *péros* rompus,
- 12 *chauderons* cuivre jaune et 12 casses de même cuivre,
- 80 livres de cuivre jaune et autres *péros* rompus,
- 15 sortes de pots cuivre rouge (40 £),
- 3 fours à pâté cuivre rouge (7 £),
- 1 réfrigérant cuivre rouge (15 £),
- 1 bassin cuivre rouge pour cuire les confitures (4 £),
- 2 petites bassines de cuivre rouge,
- 2 passoirs de cuivre rouge,
- 4 chandeliers de même,
- 5 bassinoires ou chauffe-lit, cuivre rouge ou jaune (4 £),
- 3 chaudrons à *poissonner*,
- 1 seau ferré de cuivre rouge,
- 1 paire de chenets de cuivre jaune (9 £).

Un pérol dessiné d'après un spécimen existant

⁴ Le quintal en 1667 correspond à 50 kg ; une livre à un peu moins de 500 g.

Articles de fer

- 30 pots de fer avec leurs couvercles,
- 6 quintaux de fer, moitié vulgairement *appelé de reille*⁵ l'autre moitié plat à 10 £ le quintal,
- 40 *poelles* ou *casses* à frire de fer,
- 4 *lèche frite* de fer
- 4 *masses fil de fer*⁶
- 4 peignes à peigner le chanvre, 50 £
- 6 écumeurs de fer
- 3 *platines à passer le linge*
- 6 réchauds de fer
- 4 mortiers de fer
- 1 grande anche ou pot à tenir l'eau : 10 £.

Cette première partie de l'inventaire amène quelques remarques :

Un *pérollier* confectionne, répare et vend en priorité des ustensiles de cuivre rouge ou jaune (laiton) à usage ménager. Son art s'applique aussi à certains objets ou accessoires en fer plus diversifiés. Le travail du cuivre se fait plus particulièrement à froid, martelage de la feuille, rivetage, étirage, rétreinte du métal, façonnage à l'enclume. Le travail à *chaud* s'applique plus spécialement aux accessoires et parties en fer : anses, poignées, trépieds, servants... Parmi les articles trouvés dans la boutique, on peut accorder quelques instants d'attention à certains objets un peu singuliers : le *réfrigérant*, l'*anche*, les *fours à pâté*, les *peignes à peigner le chanvre* (coûteux mais d'usage courant) , les *platines à passer* (repasser) *le linge*, *chaudrons à poissonner*...

Les *péros* mentionnés ici, comme le grand *pérol* du premier document, justifient le nom donné à la profession exercée par Michel Baud et que nous assimilerions à celle de chaudronnier. Un *pérol* était un récipient en cuivre rouge formé de plusieurs parties rivées entre elles lorsqu'il était de grande capacité, celle-ci pouvant aller de vingt à cent litres et plus. Le *pérol* était muni d'une anse à laquelle s'adjoignaient deux poignées horizontales pour aider au transport. Il était mis au coeur de l'âtre grâce à une potence pivotante à laquelle il se trouvait suspendu.

Dès la fin du XVII^e siècle les mots de *pérol*, *pérollier* tombèrent en désuétude, on ne les rencontre plus guère dans les textes de chez nous. Ils laissèrent la place à des termes qui nous sont plus familiers comme : *chauderon*, chaudron, chaudière, chaudronnier... La cause en fut-elle l'apparition de produits quelque peu différents ou l'emploi de mots utilisés par les ordonnances royales établissant un cadre précis à cette profession ? (mots usités dans la région parisienne ?). Il ne subsista guère que le patronyme de Pérol (Peyrol) resté encore assez fréquent.

La vie quotidienne

L'inventaire se poursuit ; il va nous révéler à présent certains aspects de la vie quotidienne du *marchand pérollier*. Dans le *dessous joignant la boutique*, genre d'arrière-boutique servant de cellier, nous trouvons une cuve, des bennes de vendange, 6 tonneaux dont l'un de 3 *asnées* (294 litres) pleins de vin (et nous sommes en avril).

La chambre de dessus ayant vue sur la *rue de Moing* a : un lit garni, bois noyer, paillasse, *couestre et chevet de plume*, une couverture de Catalogne blanche, tour de lit à franges, une table noyer et six chaises de même qualité, deux autres chaises tapissées, un

⁵ Fer de reille (acier doux) : barres de section carrée ou exceptionnellement ronde ; la reille était le nom donné à la barre métallique servant de soc à l'aire du paysan.

⁶ Masses : rouleaux de fil, parfois aussi en écheveaux, souvent de section carrée ou irrégulière.

dressoir avec un bas à deux portes fermant à clé où se sont trouvés : une aiguière et une salière en étain fin, des plats, assiettes, écuelles, cuillers, pots, chopines, pot à huile et à eau, le tout en étain commun pour un poids de 60 livres. Il y a encore un appareillage de cheminée avec chenets, pinces, pelles... Dans un cabinet en bois de noyer à quatre portes dont deux avec serrure se trouvent 30 serviettes, des linges divers, des *linceuls* de toile fine ou commune blanche, trois nappes fines, six de toile commune....

A l'étage supérieur, dans une chambre, sont deux bois de lit bois de pin, garnis avec le tour en étoffe de *cadis roux* et l'autre à franges de droguet gris de pays, une chaise noyer, deux coffres dont un contenant 35 *linceuls* toile de ménage, des habits et des linges à ladite Ybertie et à Marie et Jeanne Baud, les deux filles. Un cabinet contigu renferme des papiers de famille par lesquels nous apprenons que Michel Baud avait acheté le 13 octobre 1660, voilà sept années, la maison où il tenait boutique de Mathieu Porchaix et de Geneviève Fournier sa femme (acte reçu par François Chavassieu, notaire royal). Au fil des ans le *marchand pérollier* avait de même fait acquisition d'une vigne et d'un jardin à Rigaud de Messire Louys Philibert (acte reçu Noël Barrieu, notaire royal). Sa veuve, Marie Ybertie, pour sa part, avait acheté le 30 décembre 1666 une autre vigne à Estienne Seroual et Catherine Violet (acte reçu Thoynet, notaire royal) dont le créancier était Messire François Dubreuil de Champdieu. Michel Baud avait testé le 31 octobre 1664 et un premier inventaire avait alors été dressé le 1^{er} novembre 1664 (acte reçu Monates, notaire royal). Un codicille fut joint le 21 janvier 1666 (acte reçu Duclos, notaire royal). Le *pérollier* n'avait peut-être pas une très bonne santé. Nous apprenons qu'il prêtait parfois de l'argent à des Montbrisonnais par obligations et rentes à son profit. Les sommes restaient assez modestes, seulement quelques dizaines de livres.

La valeur estimée des meubles, dont il faut au passage reconnaître la qualité, et des marchandises citées à l'inventaire s'élève à 1038 livres 2 sols. Le sieur Louys Plumet en accepte la charge ainsi que celle de diverses sommes et autres biens, propriétés personnelles de Marie Ybertie. Il s'engage à les faire porter au contrat de mariage comme aussi les biens dotaux et ceux constituant l'hoirie du sieur Michel Baud pour ses deux filles mineures avec la maison où ce jour acte [fut] fait et passé à Montbrison en la rue de Moingt le 25 avril 1667 après midy en présence de Mr Jean Violet Latour archer en la prévosté maréchaussée du Forest et Hoste du logis des 3 pigeons audit Montbrison et François Fournel praticien qui ont signé avec lesd. Plumet et Ybertie.

Notre curiosité, mise en éveil par un mot relevant d'un métier disparu et rarement cité au XVII^e siècle parmi les activités de la région montbrisonnaise, se voit satisfaite et au-delà, puisque grâce à cet inventaire nous pouvons de plus avoir une idée assez précise de ce que pouvait être la vie professionnelle et sociale de Michel Baud prématurément disparu. Jouissant d'un appartement très correctement meublé, propriétaire, comme bien d'autres artisans de son temps, d'un jardin et de vignes à usage personnel, mais surtout possesseur depuis sept années d'une boutique bien achalandée et dont la situation dans une rue animée de la capitale du Forez était fort judicieuse⁷, la condition de ce *marchand pérollier* présentait tous les caractères habituels d'une réussite bien engagée.

Après bien d'autres, ce dernier document nous laisse à penser que Montbrison, avec un artisanat et un commerce renaissants, fut elle aussi prise par l'engouement d'un essor économique général qui s'affirmait et connut la fébrilité que lui ouvraient les perspectives nouvelles de ce début de règne du *Roi soleil*.

Jean Guillot

⁷ Au XVII^e siècle, la rue de Moingt, actuelle rue de l'Ancien-Hôpital, voyait l'arrivée de nombreux voyageurs et acheteurs éventuels entrés par la porte du même nom et qu'accueillaient là des auberges nombreuses et actives.